

Réécrire le récit : l'industrie contre la littérature ?

Cette fois, ce sont les talents qui sont sur la sellette. Autrement dit : comment diable attirer des vocations dans un secteur que personne ne veut rejoindre ? La conclusion est aussi prévisible qu'implacable : l'industrie n'attire pas les foules. Malgré des données objectives qui plaident pour elle, malgré l'attrait voire la fierté de ceux « qui en sont », rien à faire. Pire : la situation se dégrade.

Alors nos intervenants cherchent des explications. Et ils nous emmènent rapidement sur un terrain fascinant : notre histoire culturelle.

Les Français, peuple de littérature... et de mines

Nous serions un peuple de littérature. Soit. Mais que racontent nos classiques des XIXe et XXe siècles, de Zola à Simone Weil ? La crasse. Les accidents du travail. La mine. Le rail. L'abrutissement des masses laborieuses. L'insalubrité. Germinal comme horizon indépassable.

Rien de comparable outre-Atlantique, où l'industrie incarne le progrès, un avenir toujours plus radieux à quelques encablures du rêve hollywoodien. Rien de tel en Allemagne non plus, où la Deutsche Qualität est une fierté nationale, un étendard brandi avec assurance.

Nous, nous avons Zola. Et Chaplin. Et cette image tenace de l'ouvrier broyé par la machine.

Changer de récit : rien que ça

La tâche est donc immense. Il ne s'agit plus seulement de ficeler des plans de communication – comme quand l'armée recrute avec des clips testostéronés –, d'ouvrir les usines aux enseignants, aux élèves, à leurs parents, aux décideurs politiques. Il ne s'agit même plus de mobiliser les influenceurs – ces créatures mystérieuses auxquelles on ne comprend rien mais qui semblent être les seules à parler à notre jeunesse – ou la bonne vieille télévision avec, pourquoi pas, un radio-crochet industriel.

Non. Il s'agit bel et bien de changer notre récit national. Rien que ça. Faire évoluer un logiciel dont on ne peut pas effacer les données historiques. Réécrire par-dessus sans trahir, mais sans rester prisonnier non plus.

L'industrie comme contre-culture ?

Olivier Lluansi me propose, après la conférence, un concept séduisant : l'industrie comme contre-culture dans notre époque individualiste à l'extrême. L'industrie, c'est le faire ensemble – hérésie suprême dans l'ère du « chacun pour soi ». L'industrie, c'est le temps long, l'investissement – absurdité totale dans l'univers de « l'agilité » et du mouvement permanent. Il va jusqu'à convoquer le « Salon des Refusés », grâce auquel la France du XIXe a su s'émanciper des canons rigides de la peinture académique et libérer la créativité.

Je ne le suis pas sur ce terrain. Parce que dans le cas de l'industrie, il ne s'agit pas de libérer les esprits contre un ordre établi. Il s'agit de susciter l'envie, de faire comprendre qu'on peut faire du neuf avec du vieux. De montrer que si l'industrie reste de l'industrie – avec ses machines, ses process, sa matérialité –, elle peut désormais être verte, socialement responsable, humainement épanouissante, collectivement enthousiasmante.

L'industrie ne doit pas être « contre ». Elle a besoin d'être désirable.

Mobiliser nos héros du quotidien

Et pour faire le lien avec la session précédente, mobilisons justement les hommes et les femmes de l'industrie, ces héros qui s'ignorent mais qui dessinent, à travers leurs actions et leurs parcours, une fresque vivante de l'industrie française au XXIe siècle. Ces patrons qui tiennent bon, ces ingénieurs passionnés, ces équipes qui innovent dans l'ombre.

Ils sont là. Ils existent. Ils construisent, ils transmettent, ils transforment. Reste à les faire entrer dans notre récit collectif. Pas comme des martyrs ou des refusés, mais comme des acteurs d'un avenir qui mérite d'être raconté autrement.

Parce qu'entre Germinal et la Silicon Valley, il y a de la place pour une histoire française de l'industrie. Une histoire qui ne gomme rien du passé mais qui ose enfin s'imaginer demain.

Billet d'humeur de Pascale Heurtel

Conférence n°3 - Penser notre renaissance industrielle